



La Coopération des idées

REVUE D'ÉDUCATION SOCIALE

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

Directeur : G. DEHERME

SOMMAIRE :

- G. DEHERME *L'Idée de Démocratie.*
G. PERTIGOUT « *Pouvoir spirituel* » et « *Aristocratie intellectuelle* ».
G. DEHERME *Sur l'Établissement d'une Dictature.*
PAUL GUÉRIOT *Jésus-Christ et M. Pataud.*
PAR TOUS *Revue des Opinions, des Faits et des Idées.*
G. DEHERME *A propos des fonctionnaires coloniaux.*
G. DEHERME *Les Livres qui font penser.*

Le Numéro : 0 fr. 25

PARIS

LIBRAIRIE DES SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES

MARCEL RIVIÈRE

30, Rue Jacob, 30 — (6^e Arrond.)

LA
Coopération des Idées

Revue bi-mensuelle d'Education Sociale

ABONNEMENT : un an, France : 4 francs ; Etranger : 6 francs

*Adresser toutes les communications concernant
la Rédaction et l'Administration à*

M. DEHERME, Directeur, à LA SEYNE (Var)

A NOS ABONNÉS

— — — — —
Ceux de nos abonnés qui seront avertis que leur **abonnement est terminé** sont priés de nous faire parvenir leur renouvellement pour s'éviter les frais de recouvrement.

Ceux qui ne désirent pas continuer leur abonnement sont priés de **refuser** au facteur le numéro qui suivra l'avertissement.

L'UNION COOPÉRATIVE

est un journal bi-mensuel, édité par le Comité central de l'*Union Coopérative* des Sociétés françaises de Consommation. Il contient des articles, des études, des monographies, des renseignements, etc., sur la Coopération en France et à l'Etranger. — L'**Union Coopérative** doit être lue par tous ceux qui s'intéressent à la Coopération.

Prix du numéro, 0 fr. 20 ; de l'abonnement annuel, 4 fr.

Etranger, 6 fr.

Les abonnements sont reçus : 1, Rue Christine. — PARIS

LE COURRIER DE LA PRESSE

21, Boulevard Montmartre, — PARIS

Directeur : **A. GALLOIS**

Le Courrier de la Presse lit 6.000 journaux par jour



La Coopération des idées

L'idée de démocratie ⁽¹⁾

Vous voulez bien me demander de participer à votre enquête sur l'idée de démocratie. Il y faudrait toute la sociologie.

Sans doute, vous entendez limiter cette enquête à l'étude purement objective de la notion de démocratie ; mais c'est oublier que là, précisément, nous sommes dans le domaine du subjectif.

Essayons de prendre la question dans le vif.

Le nombre est démagogique, la raison est anarchique. Si donc la démocratie est « quantité », comme le veut M. Basch, si elle n'a d'autre loi que la raison, comme le pense M. Philippe Borrell, elle n'est et ne sera jamais qu'une démagogie anarchique. Depuis Auguste Comte, cela n'est plus à démontrer. Il n'y a, d'ailleurs, qu'à sortir des chaires ou des bibliothèques pour voir où nous mènent aujourd'hui la superstition du nombre, l'idolâtrie de la raison, et aussi l'insidieuse complicité de la conscience.

(1) Extrait de *la Revue de Philosophie*, numéro du 1^{er} août.

Mais la démocratie est autre chose que la Bête de néant, issue de l'accouplement monstrueux de deux négations, théorique et pratique, la critique métaphysique du dix-huitième siècle et la destruction révolutionnaire. Elle lui est antérieure, puisqu'elle est de toutes les civilisations blanches.

La démocratie n'est pas une négation pure. Elle est d'abord un fait. Et comme c'est un fait qui se maintient, qui s'affirme, qui perdure, on peut dire qu'il est nécessaire.

L'idée que la démocratie invoque pour s'expliquer ou se justifier n'est qu'une manière de mimétisme sociologique. Elle prend la couleur du temps. Aux époques troublées, elle affecte la démagogie. Au dix-neuvième siècle, la « raison » n'a plus de lisière, toutes les utopies éclosent, et la démocratie revendique le suffrage universel et la souveraineté populaire. Il semble qu'elle les a toujours revendiqués, au point qu'on la confond avec.

Essayons de la dégager.

Voici qui y réussit du premier coup, si je ne me trompe : la démocratie est un mouvement d'intégration sociale.

En effet, l'effort tumultueux, incohérent ou systématique, pacifique ou violent, du prolétariat pour s'incorporer à la société est bien un phénomène d'intégration.

La démocratie est donc un mouvement pour réaliser l'ordre en organisant. Le moyen âge fut la plus parfaite démocratie que nous connaissions.

Ce ne sont pas des nombres morts que la société tend à intégrer, ce sont des forces vivantes. La démocratie est donc « qualité ». Elle est le maximum de forces intégrées et organisées avec le minimum de

pertes et de déchet. Pourquoi ne veut-on pas que la démocratie tienne compte des valeurs ? Si elle paraît s'appuyer sur la masse, c'est que la minorité aristocratique, qui se compose souvent de valeurs épuisées ou périmées, s'oppose à l'intégration sociale des forces jeunes.

En résumé, l'aspiration démocratique, c'est la volonté, claire ou obscure, des forces inemployées de s'incorporer à la société ; la réalisation démocratique, c'est la répartition et l'équilibre de ces forces agissantes.

Dans une démocratie organique, comme en Grèce où elle se fondait pourtant sur l'esclavage, comme au moyen âge où elle s'abritait derrière le donjon seigneurial, où elle s'exaltait dans les cathédrales, ce n'est pas le nombre amorphe qui gouverne, non plus que de vagues abstractions, comme la « raison » ou la « conscience » ; mais des forces positives.

C'est d'un puéril matérialisme d'imaginer que la démocratie doit être le gouvernement du plus grand nombre. Si loin qu'on aille dans la sottise du suffrage universel, on n'aboutit pas à la démocratie mais à une ploutocratie plus ou moins dissimulée.

Le moyen de la démocratie, ce n'est pas l'arithmétique électorale, mais la revision des valeurs sociales pour un meilleur emploi de toutes les forces utilisables. La vraie démocratie aboutit à la sociocratie.

G. DEHERME.

« Pouvoir spirituel » et « Aristocratie intellectuelle »

MON CHER DEHERME,

Voudriez-vous me permettre d'insister après vous sur un détail important de la communication de M. Wyrouboff ? « Le système politique de Comte, allègue-t-il, débarrassé de toutes les considérations secondaires, se réduit à ceci : la France, puis l'Europe, puis le monde entier doivent être gouvernés par un pouvoir spirituel *composé de l'aristocratie intellectuelle et d'un pouvoir temporel* qui n'est là que pour assurer l'ordre et l'application des principes décrétés par le pouvoir spirituel. » Et plus loin : « Le pouvoir spirituel a été à toutes les époques et n'a jamais pu être qu'un pouvoir rétrograde, dont la seule préoccupation a été de retenir la marche en avant de l'esprit humain. » Ceci fut bien l'avis de Comte, mais la proposition est tendancieuse : « L'idée de Comte, insinue la critique, n'est pas le résultat d'une conception scientifique, mais le produit d'une mentalité propre à sa génération, laquelle n'est à son tour que la conséquence directe de la mentalité antécédente contre laquelle Comte s'était élevé avec tant de force et tant de raison » (1). Voilà bien ce qui fait question.

En effet, je traduis — sauf rectification de forme ou d'idée : Comte aurait conçu un pouvoir suprême dit spirituel, composé en réalité de deux puissances

(1) « Sur l'établissement d'une dictature », *Coopération des idées*, 1^{er} sept., pp. 130-131.

inégalles : une aristocratie intellectuelle, caricature et perpétuation du dogmatisme médiéval ; et un pouvoir temporel, sorte de police instituée en vue de pourvoir à l'exécution des arrêts de la première. Or je savais au prix de quelles trahisons le « littréisme » avait réussi naguère à effacer la véritable tradition positiviste jusque dans les Académies ; mais après la réhabilitation mondiale de la mémoire du Maître, à l'occasion de son centenaire (1) ; après la proclamation de l'unité de l'œuvre par les travaux éminents de Fouillée, de Lévy-Bruhl, de Dugas, d'Alengry, de Dumas, etc. ; après des adhésions si nombreuses de partisans ou d'adversaires, il m'apparaissait qu'une seule conclusion en pouvait être tirée : le temps fait justice des zoïles et des pygmées, et si le comtisme rallie tant de pensées diverses, c'est apparemment à la manière de l'aristotélisme, du cartésianisme, du kantisme, parce qu'il émane d'un génie qui, par delà nos disputes superficielles, a ravi quelques rayons de l'éternelle vérité... Il n'en est rien, semble-t-il, et puisque l'infatigable sophisme renaît de ses cendres, laissez-moi, cher ami, vous l'apôtre agissant du positivisme, éliminer ce point d'exégèse.

La pensée initiale et finale du comtisme, c'est la réorganisation intellectuelle et morale de la société, question toujours actuelle comme en témoigne éloquemment la vitalité de *la Coopération des Idées*. En second lieu, le principe de cette rénovation est la séparation du spirituel et du temporel, distinction essentielle en ce qu'elle correspond à la dualité de la nature et de l'histoire, de l'objectif et du subjectif, de l'action

(1) V. docteur HILLEMAND, *la Vie et l'Œuvre d'Auguste Comte*. Paris, 1908.

et de la pensée. Peut-être Comte entrevit-il, à la limite, une ère lointaine où la direction sociale serait purement spirituelle, c'est-à-dire où les sages, les anciens guideraient les jeunes générations; mais si c'est en cela qu'il rejoint l'Utopie, l'Icarie et le Phalanstère, il faut également traiter de « vieux birbes » les spencériens et les anarchistes qui, par des voies diverses, ont fait triompher l'organisation syndicale, laquelle tend à l'annulation du véritable despotisme, celui de l'État, nobiliaire ou bourgeois.

Car — et c'est le nœud du débat — si, comme vous l'observez, la politique comtienne est décentralisatrice, c'est parce qu'elle s'appuie sur une spiritualité morale, c'est-à-dire sur une centralisation idéale, fruit d'une libre adhésion collective; or malgré l'analogie historique qui lui en confère l'héritage, la spiritualité nouvelle s'oppose radicalement à l'ancienne (1), il n'y eut naguère que Brunetière pour en douter. La preuve en est dans ce fait que le Maître a toujours mis l'intelligence au service de la volonté: « Le public seul, écrit-il en 1819, doit indiquer le but, parce que s'il ne sait pas toujours, ce qu'il lui faut, il sait parfaitement ce qu'il veut, et personne ne doit s'aviser de vouloir pour lui. Mais pour les moyens d'atteindre ce but, c'est aux savants en politique à s'en occuper exclusivement, une fois qu'il est clairement indiqué par l'opinion publique (2) ». Et lorsque, fidèle à son programme, ayant systématisé les idées avec le *Cours*, il tente de systématiser les sentiments avec la *Politique*, ceci n'est que l'application de cela: « Aucune rénovation mentale, rappelle-t-il, ne peut vraiment

(1) Cf. *Cours*, VI, 864-867.

(2) *Politique*, IV. Appendice, p. 3. Paris, 1854.

régénérer la société que lorsque la systématisation des idées conduit à celle des sentiments, seule socialement décisive et sans laquelle la philosophie ne remplacerait jamais la religion ». Et sa pensée se précise : « L'intelligence ne comporte réellement d'autre destination durable que de servir la sociabilité. Il ne peut régner entre nos diverses tendances une harmonie continue que par l'universelle prépondérance du sentiment qui nous inspire la volonté sincère et habituelle de faire le bien... Notre existence morale ne comporte une véritable unité qu'autant que l'affection domine à la fois la spéculation et l'action... L'esprit n'est pas destiné à régner, mais à servir ; quand il croit dominer il rentre au service de la personnalité (1). »

Voici qui est plus décisif encore : « En demandant que la réorganisation intellectuelle et morale soit désormais livrée sincèrement à la libre concurrence de tous les penseurs, les vrais philosophes (2) parleront ainsi au nom même de la République, profondément intéressée aujourd'hui à empêcher l'oppressive consécration d'aucune croyance officielle ». Et comme vous le rappeliez vous-même, allant jusqu'au libéralisme intégral, ce jacobin demande la suppression « à la fois de tout budget théologique et tout budget métaphysique, en laissant à chacun l'entretien du culte et de l'instruction qu'il préfère ». Ainsi le « vieux bonze » n'a pas seulement souhaité la séparation des Églises et de l'État, que l'opportuniste a

(1) *Politique*, I, pp. ix, 14, 16. Paris, 1890.

(2) Par « philosophie » et « philosophes », Comte désigne dans la *Politique*, le positivisme et les positivistes en particulier ; mais en général ces termes visent la « spiritualité positive », issue des ébauches les plus diverses, les plus éloignées qui, durant l'interrègne, auront concouru à sa formation.

mis si longtemps à concéder ; par surcroît, il a conçu non pas *l'enseignement libre!* (1) mais cette *libération de l'enseignement...* officiel, cette autonomie universitaire vers laquelle va le corps enseignant.

De quoi donc est faite cette prétendue aristocratie intellectuelle ? Des philosophes, des prolétaires et des femmes, c'est-à-dire de la triple force spéculative, active et affective qui règle à la fois les individus et les sociétés ; voilà certes une conception aristocratique, artificielle, « produit d'une mentalité propre à sa génération ». Examinons plutôt : ces philosophes, c'est-à-dire les savants et les éducateurs, sont-ce les lettrés, les renaniens — ces renégats du positivisme dont la « religion » de la science a suscité la « banqueroute » — qui auront qualité pour suspecter l'intellectualisme ? En tout cas, ce serait plutôt l'effet d'un amendement des dissidents que d'une répudiation du Maître, car c'est justement ainsi que ce dernier conçut l'influence des prolétaires.

En effet, après avoir dénié aux nobles et aux bourgeois la capacité rénovatrice, il déclare que « seuls les prolétaires sont susceptibles de devenir les auxiliaires décisifs des nouveaux philosophes » et, précurseur de Marx et de Sorel, il ajoute : « Une meilleure appréciation de notre société apprendra au peuple que, malgré l'orgueil de nos lettrés et même de nos savants, c'est hors de leur sein que se trouvent aujourd'hui la plupart des esprits vraiment puissants, parmi ces praticiens si dédaignés et quelquefois les plus illettrés prolétaires » ; finalement Comte dissuade ceux-ci

(1) En effet, cette « suppression » ne sera pas demandée au nom d'un parti anti-social sur la liberté absolue et indéfinie de tout enseignement quelconque » (*Cours*, VI, 622) ; entre la réaction et la révolution, il y a place pour la conception dont la rationalité est synonyme de liberté.

d'une aveugle admiration pour les intellectuels et les savants, lesquels s'indiffèrent aux véritables questions sociales (1) : une fois de plus, cette assertion perdrait-elle à être renouvelée de nos jours?

Quant aux femmes, leur rôle important de mère et d'éducatrice s'achèvera dans une véritable mission sociale: « L'influence féminine, dignement subie par l'instinct prolétaire, constitue réellement notre principale garantie contre les immenses perturbations sociales que semble devoir susciter l'anarchie actuelle des intelligences »; en d'autres termes, outre que cette influence calmera chez les prolétaires la tendance exclusive à la violence, elle tempérera « chez les philosophes l'abus du raisonnement » (2). Bref, il ne suffirait pas qu'avec les aspirations populaires l'affectivité l'emportât sur l'intellectualité, la réalité sur l'idéalité: il faut que « l'ordre pour base » de celle-ci s'associe au « progrès pour but » de celle-là par le lien de « l'amour principe » qu'engendre l'éternel féminin.

A ces contraintes sociales, véritables garanties de toute entreprise aristocratique des intellectuels, se joignent d'autres conditions spéciales. Outre la libre adhésion des foules (3) aux propagateurs de la « foi démontrée », le Maître exigeait de ceux-ci des capacités intellectuelles: « Aspirant à régler au nom de l'Humanité la vie réelle tant privée que publique, les positivistes doivent, plus que d'autres, améliorer d'abord leur existence personnelle, surtout quant aux sentiments »; et encore quelques mois plus tard: « Ce n'est qu'après avoir dignement reçu la préparation

(1) *Politique*, I, 129, 186, 189.

(2) *Politique*, I, 228, 229.

(3) *Cours*, VI, 524, 557, 564.

affective et la culture esthétique (1), accomplies au sein des familles » que « les jeunes disciples » seront livrés à l'initiation encyclopédique (2). Ces suprêmes prescriptions sacerdotales, pour ainsi parler, sont, comme on sait, toujours relatives au principe de sa vie et de son œuvre : faire prédominer l'altruisme sur l'égoïsme.

Resterait, il est vrai, à infirmer cette philosophie des sentiments dont le Maître ne put que soupçonner l'importance ; par malheur, outre qu'il se trouve être encore un précurseur dans cette voie (3), cette « déviation » doctrinale constitue proprement une réaction plus systématique contre cet intellectualisme qu'on l'accuse à la légère d'avoir rêvé. Il le stigmatise, comme on va le voir, sous le nom de « théocratie métaphysique », titre qui conviendrait bien à nos superstitions laïques, au *nationalisme* plus ou moins franc, à l'*anticléricisme* qu'est le « catholicisme retourné » en matérialisme d'État, au parlementarisme rongeur de la démocratie, à l'*académisme* enfin tant combattu par le Maître et si bien restauré par les disciples infidèles...

C'est en effet dans ce *Cours* où, par un besoin de concession, vous croyez devoir rejeter « l'intellectualisme contestable » dénoncé par M. Wyruboff, c'est en pleine définition de la philosophie sociale, que Comte répudie la chimère : « l'absurdité radicale de ce

(1) Dans toute son œuvre, Comte s'efforce incessamment de montrer que la science et l'esthétique, loin de s'opposer, doivent être cultivées avec une égale dignité : Guyau a trouvé là plus d'une formule.

(2) *Correspondance*, I, 105 (7 fév. 1856), Paris, 1903. — *Synthèse subjective*, VII. Paris, 1900.

(3) Cf. RIBOT, *la Logique des sentiments*. Préface, Alcan, 1905.

prétendu règne absolu de l'esprit, tant poursuivie par les philosophes grecs et par leurs imitateurs modernes » (1). Voici d'ailleurs une partie du développement critique du maître : « Quoiquel'intelligence doive exercer une influence de plus en plus prononcée sur la conduite des affaires humaines, individuelles ou sociales, sa suprématie politique, rêvée par les philosophes grecs, n'en constitue pas moins une pure utopie, directement contraire à l'économie de notre nature cérébrale où la vie mentale est d'ordinaire si peu énergique comparativement à la vie affective. Nul pouvoir humain, même le plus grossier et le moins étendu, ne saurait sans doute entièrement se passer d'appui spirituel, puisque ce qu'on nomme en politique une force proprement dite suppose l'existence préalable non seulement de quelques sentiments communs, mais aussi d'opinions suffisamment convergentes (2), sans lesquelles la moindre association ne pourrait persister, reposât-elle même sur une suffisante conformité d'intérêts. Cependant il n'en reste pas moins incontestable que le principal ascendant social ne saurait jamais appartenir à la plus haute supériorité mentale, à la fois trop peu comprise et trop mal appréciée pour obtenir ordinairement du vulgaire un juste degré d'admiration et de reconnaissance. » Et finalement le Maître, chez qui la foi positive préparait déjà les bases de la religion univer-

(1) Il n'est pas inutile de rappeler que Comte ignore l'existence de Clotilde de Vaux à l'heure où il pose ce principe qui dominera, selon la tradition littréiste, la phase morbide de sa carrière.

(2) On voit ici que, pour Comte, ce n'est pas, comme le « résumé M. Wyrouboff », le pouvoir spirituel qui domine à la fois les intellectuels et les manuels; mais le sens commun, c'est-à-dire la raison, l'esprit positif qui unit ces deux attributions capitales du système social : le spirituel et le temporel.

selle, concluait que « la plus grande autorité politique ne pouvait aucunement appartenir aux plus éminents penseurs » qui doivent s'en tenir au « sentiment inébranlable de leur inévitable influence ultérieure sur les destinées générales de l'humanité » (1).

Ce n'est assurément pas du style académique, mais l'exposé en est « précis, logique, original, inattaquable ». Toutefois, si d'aventure et malgré mes citations antérieures, il se trouve que « le système de Politique positive est vague, incertain, routinier et discutable », j'attends pour m'en convaincre — un positiviste n'est pas forcément un âne — *les citations* de M. Wyruboff qui étayent sa thèse d'une aristocratie intellectuelle prônée par A. Comte. Jusque-là je persiste à croire qu'il s'agit d'une *élite morale* et qu'« une démocratie mal entendue peut seule être hostile, par instinct, par nature, à tout ce qui semble une élite » (2).

Salut et Fraternité.

G. PERSIGOUT.

Sur l'établissement d'une Dictature

Ma réponse aux royalistes, parue dans notre numéro du 16 juillet dernier, a été reproduite par *la Revue critique des Idées et des Livres* et discutée par M. Georges Valois.

Ainsi, nous avons dit l'essentiel. La discussion nous

(1) *Cours*, V, 303, 306. Cf. 239, 285, 309, 311, 330, 336, 511.

(2) FOUILLEE, *l'Enseignement au point de vue national*, p. 43. Hachette.

a fourni l'occasion de mettre en lumière quelques principes politiques organiques et de montrer que le parlementarisme ne se soutient plus. C'est tout ce que nous voulions : n'étant pas un parti nous ne cherchons point à faire des partisans. On peut donc en rester là pour le moment. D'autres questions nous pressent, d'autres principes d'ordre sont à mettre en évidence...

Ceux de nos lecteurs qui désireraient prendre connaissance de la réponse de M. Georges Valois la trouveront dans le n° 9 (25 août) de *la Revue critique des Idées et des Livres* (1). Il en a été fait de larges extraits dans *l'Action française* quotidienne du 1^{er} septembre.

Je profite de cette note de clôture pour préciser une phrase de mon article du 16 juillet qui paraît avoir été mal comprise. Bien que le sens en soit des plus clairs, je serais fâché que la moindre équivoque pût subsister à cet égard.

J'ai écrit : « Un Charles Maurras *n'a pas de mobiles suspects*. Un homme de cette trempe est *le meilleur argument vivant* d'un parti qui a *su se l'attacher*. »

« Attacher », ici, a nettement, ce me semble, le sens de *lier par l'affection, par le devoir* qu'indique Littré, — et non point d'enrôler par des primes ou des gages et d'asservir par la complicité qu'on n'a pu lui donner qu'à une époque qui avilit tout, même le sens des mots.

Un ramassis d'aventuriers politiques, s'il dispose

(1) o fr. 60 le numéro. Nouvelle Librairie nationale, 85, rue de Rennes, Paris.

d'un trésor de guerre suffisant, peut acheter des prostitués de talent dont l'espèce ne manque point : il est moins facile à un parti de lier par l'affection et par le devoir un homme dont un adversaire peut dire qu'il « n'a pas de mobiles suspects ». C'est à l'honneur du parti et de l'homme. C'est pourquoi j'ai pu dire que c'était là « le meilleur argument vivant de ce parti ». J'ajoute, pour compléter ma pensée, que c'est la plus sûre preuve de désintéressement et la plus nette manifestation d'indépendance de l'homme. L'attachement spontané n'est-il pas le plus bel usage qu'on puisse faire de sa liberté ?

G. D.

Jésus-Christ et M. Pataud

Dans une interview récente, M. Pataud, un des dignitaires de la Confédération du travail, voulant justifier l'esprit de révolte d'une partie de la classe ouvrière, s'est exprimé en ces termes : « Nous ne sommes pas des types (*sic*) comme Jésus-Christ. »

Nous le savions déjà et cette formule inélégante ne nous apprend pas grand'chose. Tout au plus, témoigne-t-elle d'une culture rudimentaire, affligeante chez un homme à qui les circonstances et l'insuffisance intellectuelle du prolétariat ont donné le rôle et la puissance d'un chef. Si nous avons l'honneur de nous entretenir cinq minutes avec M. Pataud (un chien peut bien regarder un évêque), nous nous permettrions de lui soumettre quelques réflexions :

— Non, Pataud, vous n'êtes pas un « type » comme Jésus-Christ. D'abord, parce que ces types-là sont

rare et ensuite parce que vous faites appel aux plus grossiers instincts des foules, tandis que Jésus s'adressait à leurs aspirations les plus élevées. De votre œuvre ne peuvent sortir que des luttes stériles et, si l'on vous laisse faire, une série de catastrophes sanglantes. De la sienne — malgré les déviations regrettables que lui ont fait subir le temps et les hommes — est issu l'un des plus beaux mouvements qui aient remué l'humanité. Votre effort est rétrograde; il nous ramène à la mentalité de l'homme des cavernes. Le sien a fait tressaillir dans la rude et cruelle âme antique la pitié sainte et l'amour vivifiant. Par vos meetings, vos manifestes et vos grèves par ordre, vous et vos pareils cherchez à déchaîner une houle de haine. Des enseignements du doux philosophe de Galilée s'est épanchée sur le monde une vague profonde de bonté, dont, après vingt siècles, l'influence est encore assez sensible pour que des âmes souffrantes y trouvent le réconfort et l'apaisement.

Je ne vous parle pas en croyant; je ne le suis pas. Je m'exprime simplement en homme qu'émeuvent les manifestations de beauté morale, de quelque part qu'elles viennent. Peut-être, n'avez-vous jamais lu les Évangiles? J'ose croire, Pataud, que vous y trouveriez quelques idées dont vous pourriez faire votre profit. Si absorbante que soit la tâche de désorganisation que vous avez entreprise, nous savons par les journaux qui ont la naïveté ou la malice de nous mettre au courant de vos faits et gestes qu'elle vous laisse quelques loisirs. Sacrifiez une soirée de manille pour lire le Sermon sur la montagne. C'est une autre littérature que celle à laquelle vous êtes accoutumé. Quelques-uns, dont je suis, estiment qu'elle lui est supérieure.

Et comme — je le suppose — vous n'êtes ni sot, ni méchant, mais seulement un peu vain de votre célébrité subite, il est fort possible qu'après avoir lu une des simples paraboles de ce vagabond de génie avec lequel vous tenez à ne pas être confondu, vous reconnaîtrez que vous avez touché un peu légèrement à une grande figure de l'histoire. Vous vous rendrez compte alors qu'une assimilation entre vous et lui ne pouvait venir à l'esprit de personne et que vous auriez pu faire à ce sujet l'économie d'un propos inutile et inconvenant.

PAUL GUÉRIOT.

Revue des Opinions, des Faits et des Idées

AUGUSTE KEUFER

Au moment où l'envie démocratique s'acharne à détruire son œuvre admirable en l'injuriant, nous tenons à donner publiquement un témoignage d'amicale sympathie au secrétaire général de la Fédération du Livre.

Auguste Keufer est un des chefs ouvriers qui constituent dans ses profondeurs la société française. Nous en connaissons de plus audacieux, de plus héroïques, de plus heureux : il n'y en a point de plus habiles, de plus dévoués, ni de plus persévérants. La plus belle organisation ouvrière syndicale de France, la puissante et sage, sage parce que puissante, Fédération du Livre, qui comprend 180 syndicats, est en majeure partie son œuvre propre. Nous savons qu'il en a fait sa vie.

Sa tâche de secrétaire général est délicate, absorbante et lourde, lui seul sait, et non pas seulement depuis les sottes et basses attaques de la Section parisienne, combien elle est ingrate, — il ne la poursuit pas moins depuis des années, sans défaillance ni déviation. Chargé de famille, ce prolétaire éminent s'en tient à une situation moins que modeste, alors qu'il eût pu compter sur les places grassement rétribuées et les honneurs officiels.

Quand Millerand, socialiste, était ministre, alors que les couloirs du Ministère du Commerce et de la direction du Travail étaient encombrés de farouches révolutionnaires, piteux solliciteurs de sinécures ou de distinctions, cet ouvrier refusa simplement, en silence, — plus simplement et surtout plus franchement que certain bas bleu dont la presse a narré les mésaventures, — le ruban rouge qui lui était offert. Il le fit si discrètement que c'est la première fois, croyons-nous, que cela est publié, et ce n'est pas par lui que nous l'avons appris.

Son désintéressement est donc certain, son zèle pour la classe ouvrière ne s'est jamais démenti. Même si l'on peut n'approuver pas toujours sa tactique excessivement fabienne, si l'on peut regretter parfois qu'il compromette l'autorité qu'il s'est justement acquise en ménageant trop la clique des politiciens en curée, en paraissant parfois lier partie avec eux, comme à Nantes, où il conférençia et banquetta avec Viviani, il faut tenir compte des difficultés de sa mission et reconnaître qu'il a su obtenir, dans une corporation particulièrement secouée de crises redoutables, des résultats importants.

Si les meneurs de la Section parisienne de la typographie ne peuvent supporter aucune supériorité

rité vraie, aucune force continue, aucune organisation, aucune liberté, ils devraient, à tout le moins, apprécier les avantages réels que la corporation tout entière doit au labeur, à l'énergie et à l'intelligence de son chef.

Serait-ce que les typographes parisiens, travaillés par quelques brouillons turbulents, ne veulent plus de chefs ni de discipline organique ? Ils l'apprendront donc encore, à leurs dépens : Dans cette dissolution, à la faveur des troubles, il y aura peut-être quelques sergents qui se feront généraux, c'est à-dire quelques faméliques qui deviendront députés ou ministres comme l'ancien grève-généraliste Briand ; mais ce ne sont pas les ouvriers typographes dans leur ensemble qui y gagneront, ni le prolétariat.

M. Georges Sorel prétend que les bagarres ouvrières entretiennent l'énergie et forment les vertus prolétaires. Contre ces théories de bibliothèque, les récents événements montrent que la pratique de la violence pour la violence sème la division dans les organisations ouvrières et exalte les pires sentiments de la foule démagogique. Et il n'y a pas que l'exemple de la Fédération du Livre. On ne limite point l'anarchie déchaînée, même avec des mythes ; on ne dose point la démagogie. Dans de grandes réunions publiques, on a pu entendre des ouvriers accuser la Confédération générale du travail de modérantisme et déclarer qu'ils commençaient contre elle une lutte sans merci.

M. Georges Sorel peut méditer là-dessus, si les réalités sont dignes de son attention de mythologue social. Et cela, c'est la revanche de Keuter. Le prolétaire positiviste Keuter a raison contre l'intellectuel anarchiste Sorel : c'est dans l'ordre et par l'organisa-

tion que se constituent et s'épanouissent les sociétés fécondes.

Les travailleurs du Livre le comprendront. Déjà, de toutes les autres Sections s'élèvent les protestations contre la stupide et indigne manifestation de la Section parisienne. Puisse notre ami Keufer y trouver un encouragement à poursuivre, malgré tout, sa tâche d'éducation et d'organisation ouvrières !

LA PRESSE

L'Action publie ce document :

AMBASSADE IMPÉRIALE
OTTOMANE

Paris, le 19 août 1908.

A monsieur X..., directeur à..., Paris.

Monsieur le Directeur,

Je viens vous informer que le Ministère Impérial des Affaires Étrangères m'a fait savoir que la Sublime Porte ayant décidé de mettre fin à vos fonctions, la Banque Impériale Ottomane a été invitée (sic) à faire cesser à partir du 11 juillet dernier le service de votre allocation de ... piastres par mois.

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

Le chargé d'affaires de Turquie,

MOUHEDDINE.

Cette lettre aurait été adressée à la plupart des directeurs des grands journaux parisiens. Malheureusement, la Turquie n'est pas la seule puissance étrangère qui utilise la cavalerie de Saint-Georges. Sans direction politique, la corruption peut tout, le pays est livré.

LA PUBLICITÉ DES CRIMES

Chaque fois qu'un assassinat, mystérieux ou non, se produit, la question *Faut-il en parler ?* ne manque pas de se poser. Les partisans de l'information à outrance font sonner bien haut les services que la publicité rend à la répression du crime; il y a eu, en effet, des assassins arrêtés aux antipodes, simplement parce que les journaux illustrés de tous les pays avaient répandu à profusion leur image. L'opinion contraire insiste sur le vénéneux effet que peut produire, que produit sûrement, cette célébrité dans le monde des délinquants et futurs délinquants, catégorie vaniteuse au dernier point, et cette opinion est bien à considérer; la répression d'un crime est vaine si elle provoque à d'autres de plus nombreux crimes.

PAR TOUS.

A propos des fonctionnaires coloniaux⁽¹⁾

Dans le dernier numéro du *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, M. G. F., qui a bien voulu faire un compte rendu sympathique de mon ouvrage,

(1) Extrait de *la Guinée minière*, qui a fait précéder cet article de la note suivante :

« L'intéressant ouvrage, si bien documenté, de M. G. Deherme, dont nous avons rendu compte dans le n° 10 de *la Guinée minière*, a, sur certaines questions, donné lieu à quelques critiques certainement dues à un malentendu.

« Le *Bulletin du Comité de l'Afrique française* a, dans une compendieuse étude de ce remarquable travail, formulé quelques réserves, notamment au sujet des fonctionnaires coloniaux.

« M. G. Deherme répond à ces critiques par l'article suivant, que nous publions avec le plus grand plaisir. »

l'Afrique occidentale française, croit devoir prendre la défense des fonctionnaires coloniaux.

Les ai-je attaqués vraiment? M. G. F. reconnaît lui-même que je leur ai rendu justice en disant que, dans son ensemble, « le personnel colonial est probe, instruit, intelligent ». Il eût pu citer d'autres passages de mon livre. Celui-ci, par exemple, à propos du tapage mené dans la presse et au Parlement sur les « scandales coloniaux » : « Au fond, rien de plus niais, rien de plus injuste que ce qui se dit ou s'écrit sur nos colonies et surtout sur nos coloniaux. Il y a des criminels, il y a des fous partout ; mais partout aussi il y a un travail silencieux qui s'effectue, un effort qui persiste. »

Il y a donc un malentendu qu'il sera peut-être utile de dissiper.

D'abord, l'alcoolisme. Je n'ai pas dit que tous les coloniaux étaient des alcooliques, mais que, sous un climat débilitant, le moindre excès était nocif pour le colonial comme pour l'œuvre colonisatrice.

Je n'effecte pas un puritanisme déplacé. La vérité est que, loin des siens, sans réconfort moral, en contact avec une barbarie déprimante et dissolvante, anémié, énervé, trop souvent le colonial se laisse aller à des excès qui ne sont si graves que sous les tropiques. Il a toutes les excuses pour des moralistes logiciens. Le malheur est que la nature le frappe comme s'il n'en avait aucune.

D'ailleurs, si c'est pour lui-même que le colonial doit se garder de tout excès, c'est aussi pour sa tâche. Ce n'est pas par la force du nombre que nous nous imposons aux indigènes, c'est par le caractère. Un jouisseur est sans caractère, et donc sans prestige.

Il y faut de la vertu, *virtus*, « il faut des hommes,

et non des bacheliers, et non des fonctionnaires ».

J'entends par là que l'action colonisatrice ne saurait être une carrière. On ne fait pas son gagne-pain de la sainteté et de l'héroïsme. Et puis, le physique et le moral réagissent l'un sur l'autre, et il est impossible à un Français de résister plus de cinq ans, en deux séjours, aux influences morbides de ces climats, par suite, de conserver l'intégrité de son énergie morale.

Je crois avoir montré, dans *l'Afrique occidentale française*, pour les principaux services, que « nos colonies manquent plutôt de personnel utile, si on les accable de personnel d'apparat ».

Pourquoi transposer dans un milieu barbare nos complications administratives, notre hiérarchie raffinée ? Pourquoi des magistrats ? Pourquoi des docteurs en médecine ? Pourquoi des instituteurs normaux ? Pourquoi des administrateurs brevetés ?...

Est-ce que des hommes pris dans le peuple, ayant la vocation du dévouement social, comme il y en a tant — peut-être même de ceux-là qui s'insurgent — formés rapidement, dans des cours du soir, pour les divers services indispensables ne suffiraient point ? J'estime qu'ils feraient mieux, parce que, sans grever le budget, au même prix, on pourrait en avoir beaucoup plus. Ici, la quantité emporte. Est-ce que, dans la brousse africaine, il ne serait pas préférable d'avoir trois ou quatre infirmiers, sachant faire un pansement, vacciner, accoucher grossièrement, qu'un seul docteur certifié par la Faculté ? Il en est ainsi pour tout.

Il y a même, pour cela, une forte raison psychologique que les sociologues apprécieront. Les Jaunes et les Noirs que nous avons à diriger dans nos colonies

sont des fétichistes, et le peuple est plus près de l'âme fétichiste, et donc plus apte à les comprendre, que nos lettrés. Sans doute, une haute culture peut tenir compte du fétichisme et s'en assimiler ce qu'il a de vrai, de puissant et d'organique, et c'est ce que le positivisme a su faire, mais le surchauffement de mémoire pour les examens que pratique l'Université n'a rien de positiviste, ni, au fond, malgré les humanités, rien d'humain.

J'ai écrit : « Un bachelier est nommé commis de 2^e classe ; un licencié, adjoint de 2^e classe ; on ne voit pas en quoi ces diplômes confèrent les vertus d'un pionnier de la civilisation dans la brousse africaine. Des diplômes : A Lilliput, il fallait danser sur la corde, — et ce n'était pas plus ridicule. »

Là-dessus, au lieu de répondre, M. G. F. me demande : « Est-ce que le baccalauréat, est-ce que la qualité de fonctionnaire entraîne un vice redhibitoire ? » Qui dit cela ? A coup sûr, ce n'est pas moi.

Il n'est pas question d'établir d'autres catégories d'incapables et d'instaurer d'autres majorats : il s'agit d'ouvrir largement le champ de l'activité coloniale à toutes les bonnes volontés, sans autre sélection que celle du sacrifice et de l'abnégation et, en dernier ressort, celle du chef responsable de la colonie. Il s'agit donc, au lieu d'une carrière de tout repos, et lucrative, d'en faire une mission de dévouement, d'énergie, d'exercice du caractère, qui ne saurait, d'ailleurs, se prolonger au delà de cinq ans.

On veut, pour les Français, une école d'énergie et de volonté : je propose celle-là. Les philosophes déplorent qu'il n'y ait plus de place, dans notre société utilitaire et comptable, pour l'héroïsme et pour la

sainteté des âmes ardentes : Il y en a une, aux colonies, qui serait féconde...

Ainsi, on peut être assuré que, sans qu'il soit besoin de les proscrire, les diplômés et fonctionnaires, qui ne sont que cela, s'élimineront d'eux-mêmes.

Sans doute, il ne suffit point d'être du peuple pour être un phénix. Dans cet immense réservoir de vie sociale, il y a de tout : le meilleur et le pire. Mais c'est ce meilleur que notre société ne sait pas utiliser et laisse perdre.

On a de la démocratie plein la bouche, mais dès qu'il est question d'un effort sérieux pour la réaliser, c'est un *tolle* général.

Qu'est-ce donc que la démocratie, sinon un mouvement d'intégration sociale. La démocratie, c'est l'emploi, sans distinction de classes, la répartition et l'équilibre de toutes les forces agissantes, — ou ce n'est qu'un mot à piper l'électeur.

La mauvaise humeur qu'a soulevée au Comité de l'Afrique française et ailleurs, ma proposition de faire participer le peuple à l'action coloniale ne s'explique donc point, non plus du point de vue des principes démocratiques que du point de vue de la pratique politique coloniale.

G. DEHERME.

Les Livres qui font penser

Les Illusions du Progrès, par GEORGES SOREL, 3 fr. 50 (Marcel Rivière, 30, rue Jacob). — Pour entendre M. Georges Sorel, il faut connaître son procédé : « L'expérience de la théorie marxiste, dit-il, nous montre de quelle impor-

tance peut être l'obscurité pour donner de la force à une doctrine. » Ce n'est pas une boutade. Ce procédé équivoque tient à la méthode elle-même. M. Sorel nous dit encore : « Lorsqu'on procède à une investigation un peu approfondie de l'histoire, on s'aperçoit que les choses présentent une complexité inextricable ; que l'entendement ne saurait les analyser sans y faire apparaître des contradictions insolubles ; que la réalité demeure protégée par une obscurité que la philosophie respectera si elle ne veut pas tomber dans le charlatanisme, le mensonge ou le roman. Un des grands avantages que présente la méthode marxiste (quand on l'entend bien) est de permettre le respect de ce mystère fondamental qu'une science frivole prétend écarter. »

Ainsi, nous découvrons que M. G. Sorel n'a tant de goût pour Karl Marx que parce qu'il n'en peut avoir pour la clarté et l'ordre. Il déteste le positivisme, qu'il paraît mal connaître, d'ailleurs : c'est la marque de tous ceux qui se complaisent, et pour cause, dans le vague, l'indécision, le mystère et le chaos intellectuel.

J'ignore si, comme l'affirme M. Sorel, « la démocratie a horreur des conceptions marxistes, parce qu'elle recherche toujours l'unité » ; mais je sais bien que toute action positive, tout effort organique sont des négations vivantes de la nuageuse métaphysique historique de Marx.

Voici la méthode et l'inspiration de ce livre :

« Il faut prendre, dit M. Sorel, de grandes précautions quand il s'agit de rapprocher des thèses éparses de Marx : suivant les questions qu'il avait à traiter, celui-ci considérait l'histoire sous des aspects bien divers, en sorte qu'il y a plusieurs systèmes historiques de Marx ; et on ne saurait davantage trahir la philosophie marxiste qu'en prétendant combiner des affirmations qui n'ont de valeur que placées dans le système où elles figurent.

« C'est au *Manifeste communiste* que j'emprunterai le texte qui me paraît s'appliquer le mieux à l'ordre des recherches entreprises ici : « Faut-il une perspicacité profonde pour comprendre que les idées des hommes, leurs aperçus concrets, comme leurs notions abstraites, en un mot, leur conscience, se modifient avec leurs conditions

« d'existence, avec leurs relations sociales, avec leur vie sociale ? L'histoire des idées, que prouve-t-elle sinon que la production intellectuelle se métamorphose avec la production matérielle ? Les idées dominantes d'un temps n'ont jamais été que les idées de la classe dominante. »

« La théorie du progrès a été reçue comme un dogme à l'époque où la bourgeoisie était la classe conquérante ; on devra donc la regarder comme étant une doctrine bourgeoise ; l'historien marxiste devra donc rechercher comment elle dépend des conditions au milieu desquelles on observe la formation, l'ascension et le triomphe de la bourgeoisie ; c'est seulement en embrassant toute cette grande aventure sociale qu'on pourra se rendre vraiment compte de la place que le progrès occupe dans la philosophie de l'histoire. »

Ce n'est pas très précis ni très clair ; mais c'est encore trop précis et trop clair pour la pensée brumeuse de M. G. Sorel. D'autre part, il se réserve :

« Ce que l'historien s'efforce de connaître et ce qui, d'ailleurs, est le plus facile à connaître, dit-il, c'est l'idéologie des vainqueurs... Elle tient, de diverses manières, aux instincts, aux habitudes, aux aspirations de la classe dominante. Elle a aussi des relations multiples avec les conditions sociales des autres classes. Les liens qu'on peut signaler entre l'idéologie dominante et tous ses points d'attache ne sauraient être définis complètement, en sorte qu'il y a du charlatanisme et de la puérité, tout à la fois, à parler d'un déterminisme historique ; tout ce qu'on peut espérer de faire, c'est de projeter une certaine lumière sur les chemins qui se dirigent vers les sources. »

Au surplus, le titre du livre est décevant. M. G. Sorel ne nous définit pas le progrès. Il ne paraît point avoir connaissance de la forte conception comtiste : le progrès est le développement de l'ordre. Il n'envisage peut-être que celui de M. Homais ou celui des discours ministériels. Il le considère, semble-t-il, comme une idée de classe de la bourgeoisie dirigeante ; mais il se garde bien de trop insister sur cette idée, et plus encore sur la réalité qu'elle peut représenter.

« Le progrès sera toujours un élément essentiel du grand

courant qui ira jusqu'à la démocratie moderne, dit-il, parce que la doctrine du progrès permet de jouir en toute tranquillité des biens d'aujourd'hui, sans se soucier des difficultés de demain ; elle avait plu à l'ancienne société de nobles désœuvrés ; elle plaira toujours aux politiciens que la démocratie hisse au pouvoir et qui, menacés d'une chute prochaine, veulent faire profiter leurs amis de tous les avantages que procure l'État. »

M. G. Sorel applique à son travail l'incohérence qu'il nous a présentée comme un principe de recherches historiques et philosophiques. Il nous parle de tout, beaucoup plus que du sujet annoncé : de l'Ancien Régime, des Encyclopédistes, des Salons, du Tiers-État, du calcul des probabilités, etc. Ses paradoxes amusent, mais sans qu'on aperçoive à quoi ils tiennent et où ils tendent.

Il est meilleur dans la critique, parfois même il y excelle ; mais ce n'est pas toujours le point juste qui est visé.

Après que Comte nous en eût avertis, l'expérience nous montre que la spécialisation scientifique conduit à la dissolution de la science, à la désorganisation du travail scientifique. Néanmoins, M. G. Sorel, qui l'assimile sans doute à la spécialisation industrielle, nous dit, contre l'expérience : « Fontenelle s'était rencontré à point pour donner, là-dessus encore, une formule philosophique et il avait vanté les heureux résultats que devait produire la coordination des sciences ; Brunetière a eu tort de croire que c'était là une grande découverte ; il aurait dû laisser une telle sottise aux positivistes : la prétendue coordination des sciences n'est nullement le but suprême de la recherche moderne ; elle est l'expression des usages de l'ancienne société française et elle dépend surtout des mœurs des salons. La grande question était autrefois de pouvoir soutenir une conversation avec les gens éclairés que l'on rencontrait dans la bonne société. Si la coordination des sciences fascine encore la bourgeoisie démocratique, c'est que celle-ci n'a pas beaucoup d'idées propres et qu'elle a la manie de s'alimenter aux sources de l'Ancien Régime. »

M. G. Sorel n'aime pas l'instruction officielle non plus que la culture universitaire, — et il a raison en gros.

Mais il nous dit : « L'observation de la société contemporaine nous montre que la nécessité économique est fort difficile à entendre pour les personnes lettrées ; c'est pourquoi on a si souvent dénoncé autrefois l'enseignement universitaire comme destiné à conduire les classes bourgeoises à l'utopie. A l'heure actuelle, nous assistons à un très curieux spectacle : quantité d'universitaires se donnent la tâche de remplacer le socialisme par de la *science sociale* ; mais ils prétendent créer cette science en vue de réprimer les nécessités économiques, en sorte qu'ils imaginent une *science véritablement antiscientifique* qui existerait sans que des liens rigides existassent entre les choses. C'est une des preuves les plus manifestes de l'embarras dans lequel se trouvent des lettrés pour comprendre l'économie. »

L'économie ? la science ? — C'est du mysticisme. Nous voulons savoir pour prévoir, afin de pourvoir.

M. Georges Sorel condamne les Universités populaires. Évidemment, il n'a connu que les caricatures qu'on a opposées à la *Coopération des Idées*. C'est insuffisant pour juger ce grand effort.

« Les Universités populaires furent, dit-il, pendant quelques années, une vaste réclame faite pour faire lire les livres dreyfusards ; si la réclame n'avait pas été conduite d'une manière aussi scandaleuse, les résultats auraient été probablement plus durables... Si le mouvement qui porta, pendant quelques années, les ouvriers les plus intelligents vers les universités populaires avait pris tout le développement qu'on avait espéré (dans la bourgeoisie) lui voir prendre, le socialisme serait tombé dans l'ornière démocratique. »

Cette médiocre documentation nous met en défiance sur le reste. S'il veut soutenir la réputation que tentent de lui faire quelques jeunes intellectuels, M. Sorel fera bien de rester dans le ton sybillin. Informons-le donc que la bourgeoisie n'a rien fait pour le développement des U. P., encore moins pour le Palais du Peuple, qui devait en être la réalisation complète. Quant à la réclame de librairie qu' imagine le mystagogue du marxisme, c'est d'un « gens de lettre » accompli... L'illustre M'as-tu-lu lui-même n'aurait pas trouvé mieux.

Je cite encore : « La démocratie ayant pour objectif la disparition des classes et le mélange de tous les citoyens dans une société qui renferme des forces capables de pousser chaque individu intelligent à un rang supérieur à celui qu'il occupait par sa naissance, elle aurait partie gagnée si les travailleurs les plus énergiques avaient pour idéal de ressembler aux bourgeois, étaient heureux de recevoir leurs leçons et demandaient aux gens en réputation de leur fournir des idées. Il n'y aurait dès lors aucune raison pour qu'une structure démocratique ne fût pas stable; elle pourrait seulement être ébranlée par des troubles que causerait l'ambition de quelques hommes; mais elle ne serait pas menacée, comme elle l'est aujourd'hui, dans son principe, par le socialisme. Les démocrates intelligents ont donc raison de faire de si grands efforts pour défendre le prestige des gens de lettres : ils cherchent à diriger l'instruction populaire dans un sens favorable au maintien de ce prestige; et, à cet effet, au lieu d'apprendre aux ouvriers ce qu'ils ont besoin de savoir pour leur vie de travailleurs, on s'efforce de développer chez eux une vive curiosité pour les choses qui se trouvent seulement dans les livres écrits pour les bourgeois. »

L'erreur capitale de M. Sorel, c'est de ne considérer dans le prolétaire que l'ouvrier. Pour les économistes, l'humanité n'avait d'autre fin que de consommer; pour les marxistes dernière manière, elle n'a d'autre fin que de produire. Il faut évidemment que les ouvriers soient instruits de ce qui est nécessaire à leur vie de travailleurs; mais il faut aussi qu'ils soient instruits de ce qui est nécessaire à leur vie de chefs de famille, de citoyens, d'hommes.

« Mes amis et moi, dit l'auteur, nous ne cessons d'engager les classes ouvrières à ne pas se laisser entraîner à suivre l'ornière de la science ou de la philosophie bourgeoises. Un grand changement se produira dans le monde le jour où le prolétariat aura acquis, comme l'a acquis la bourgeoisie après la Révolution, le sentiment qu'il est capable de penser d'après ses propres conditions de vie. »

Les classes ouvrières se soucient peu des conseils de M. Sorel et de ses amis.

La production industrielle n'est qu'une des conditions de la vie du prolétariat. L'action syndicale n'absorbe que les loisirs des chefs. En dehors de l'atelier et du syndicat, la vie d'un ouvrier français intelligent est semblable à celle d'un bourgeois français intelligent.

Suivons M. G. Sorel jusqu'au bout de sa pensée :

« Il devient tous les jours plus clair que la science a pour objet de superposer à la nature un atelier idéal formé de mécanismes fonctionnant avec une rigueur mathématique, en vue d'imiter, avec une grande approximation, les changements qui se produisent dans les corps naturels ; de même que la physique expérimentale progresse seulement grâce au concours des constructeurs d'appareils, la physique mathématique semble appelée à demander, de plus en plus, à la cinématique des combinaisons pour les hypothèses dont elle a besoin. La science et les arts usuels se trouveront ainsi beaucoup plus rapprochés que ne le soupçonnaient les grands géomètres des derniers siècles...

« Plus je réfléchis à ces questions, plus je me persuade que le travail peut servir de base à une culture qui ne ferait pas regretter la civilisation bourgeoise. La guerre que le prolétariat doit conduire contre ses maîtres est propre, on le sait, à développer en lui des sentiments de sublime qui font aujourd'hui complètement défaut à la bourgeoisie. Celle-ci a emprunté beaucoup à une des aristocraties les plus corrompues qui aient existé ; les guides de sa conscience ne sont pas moins cyniques que les gens de lettres qui formaient ce que Rousseau nommait la *coterie holbachique*. Tous nos efforts devront tendre à empêcher que les idées bourgeoises ne viennent empoisonner la classe qui monte ; c'est pourquoi on ne saura jamais assez faire pour briser tout lien entre le peuple et la littérature du dix-huitième siècle. »

C'est tout. Dans cet ouvrage confus, c'est ce qui se dégage de plus net. Cela résume l'ensemble : quelques aperçus assez justes, mais qui ne sont pas nouveaux, avec beaucoup de sophismes et de nuées.

M. Georges Sorel se donne pour le philosophe du syndicalisme. Je ne vois pas où est sa philosophie, où son syndicalisme. Le syndicalisme n'a que faire d'une philoso-

phie ésotérique. Comme organisation, il n'a besoin que de prolétaires disciplinés et comme action, il n'a besoin que d'idées positives et claires. Le syndicalisme est plus vieux que Sorel et il est une réalité vivante que ne peut saisir un rêveur de bibliothèque.

Ce livre n'est qu'un pamphlet à la manière pédante de Paul Lafargue, autre marxiste. Son érudition, trop étalée pour quelqu'un qui méprise la science universitaire et bourgeoise, est peut-être moins fantaisiste que celles de l'auteur du *Droit à la paresse*; mais la désinvolture marxiste avec laquelle il traite les faits, notamment en ce qui concerne les U. P., ne laisse point d'être inquiétante.

Au fond, M. G. Sorel est un idéologue, scientiste, fataliste, absolutiste. Sa plus ingénieuse conception, c'est de faire de l'obscurité et de l'incohérence marxistes une méthode. Son habileté est de s'y tenir. S'il n'écrit pas trop, il pourra faire prendre quelque temps ses nuages errants pour de la substance compacte.

Et pourtant, je ne puis me défendre de quelque sympathie pour ce vigoureux polémiste. Il peut égarer, il ne saurait corrompre. Sa critique de la démocratie est souvent émouvante. Sa haine des politiciens est hygiénique. S'il se fait une idée incomplète, et donc fausse, du prolétariat, il l'aime sûrement, pour toutes les forces vivifiantes qu'il recèle.

Il est fâcheux qu'on ait suggéré à M. Georges Sorel qui a beaucoup à apprendre, la niaiserie de se sacrer chef d'école: mis au régime salutaire d'Auguste Comte, il eût pu devenir un des meilleurs directeurs spirituels du prolétariat en travail d'organisation.

Les Turcs de Paris, par Y. FEHMI, 1 fr. 50 (A. Lequesne, éd., 59, rue de Rennes). — L'auteur nous parle des proscrits de la Jeune Turquie et de la police politique du sultan à Paris.

Autres troupiers, par RUDYARD KIPLING, traduit par ALBERT SAVINE, 3 fr. 50 (Stock, éd., 155, rue Saint-Honoré). — Des histoires pittoresques de soldats coloniaux anglais. La dernière, « Judson et l'Empire », maltraite quelque peu le Portugal, mais avec humour. On y trouve quelques ré-

flexions qui s'appliquent exactement à notre situation présente : « Une des nombreuses beautés d'une démocratie, c'est son habileté presque surhumaine à provoquer des difficultés avec les autres pays et à aboutir à ce résultat que son honneur demeure écorné dans l'affaire... Cela peut finir par une guerre ou autrement, mais les chances ne sont point du côté de la paix... Ce despotisme mal organisé qu'on appelle une république. »

G. DEHERME.

Pour éviter tout retard, prière d'adresser ce qui concerne l'Administration et la Rédaction de la Revue à **M. G. DEHERME**, Directeur, à **LA SEYNE (Var)**.

Le Directeur-Gérant : G. DEHERME.

LIBRAIRIE DES SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES

MARCEL RIVIÈRE

PARIS — 30, Rue Jacob (6^e Arr.)

GRAND ASSORTIMENT D'OUVRAGES

d'Économie Politique, de Sociologie, de Philosophie

Finances — Impôts — Banques — Bourse
Question monétaire — Administration — Enseignement
Travaux publics — Commerce — Douanes
Marine — Transports — Colonies — Économie rurale
Régime pénitentiaire, etc.

Statistique, Démographie, Population

Questions ouvrières : Mutualité, Prévoyance, Assistance,
Hygiène.

DOCUMENTS OFFICIELS ET PARLEMENTAIRES

Publications des Ministères, de l'Office du Travail et du Conseil
supérieur du Travail

Projets de loi, Propositions et Rapports

DÉPOSÉS A LA CHAMBRE ET AU SÉNAT

Le classement méthodique et l'organisation de notre librairie nous permettent d'offrir ou de soumettre immédiatement quantité d'ouvrages, de brochures et de documents parlementaires sur une question déterminée.

Nous nous chargeons de rechercher les discussions aux Chambres et les travaux préparatoires d'une loi.

VENTE PAR FASCICULES SÉPARÉS

DES

LOIS et DÉCRETS promulgués depuis 1794

ENVOI DU CATALOGUE SUR DEMANDE

BLOUD & C^o. Editeurs
7, Place Saint-Sulpice — PARIS (TÉL. 722-99)

L'Afrique Occidentale FRANÇAISE

ACTION POLITIQUE

ACTION ÉCONOMIQUE

ACTION SOCIALE

Par GEORGES DEHERME

(1 vol. in-8 carré de 528 pages. — Prix : 6 fr. ; franco 6 fr. 60)

Librairie C. REINWALD. — SCHLEICHER Frères, Editeurs
Paris. — 61, rue des Saints-Pères, 61. — Paris (VI^e)

ÉDITION POPULAIRE

à 2 francs le volume

COURS DE PHILOSOPHIE POSITIVE, PAR AUGUSTE COMTE

Tome I. — Préliminaires généraux et Philosophie mathématique, 1 vol. in-8 de xiv-410 pages.

Tome II. — Philosophie astronomique et Philosophie physique, 1 vol. in-8 de viii-380 pages.

Tome III. — Philosophie chimique et Philosophie biologique, 1 vol. in-8 de 448 pages.

Tome IV. — Partie dogmatique de la Philosophie sociale.

Tome V. — Partie historique de la Philosophie sociale en tout ce qui concerne l'état théologique et l'état métaphysique.

Tome VI. — Complément de la partie historique de la Philosophie sociale, et conclusions générales.

Les trois premiers volumes viennent de paraître.
